

Une bonne gifle, un coup de pied et un direct au coeur !

Danièle Vallée

Number 134, Winter 2006–2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40929ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vallée, D. (2006). Une bonne gifle, un coup de pied et un direct au coeur !
Liaison, (134), 11–12.

Une bonne gifle, un coup de pied et un direct au cœur !

DANIÈLE VALLÉE



EN FAISANT UN RETOUR EN ARRIÈRE sur les nombreux spectacles et événements culturels de la saison 2005-2006 auxquels j'ai eu l'occasion d'assister, j'ai laissé mon esprit et mes émotions errer librement, tout en me demandant lequel de ces spectacles m'avait davantage émue ou même secouée, par sa forme, par son propos ou par son originalité. J'ai donc vagabondé longuement sur la route de mon agenda, en faisant une halte à chaque spectacle inscrit, toutes disciplines confondues. J'ai revu des scènes de théâtre, des pas de danse, des films. J'ai entendu des musiques et des chansons, des contes et des monologues. Mais j'avais oublié que souvent, quand on vagabonde seule dans les ruelles sombres de sa mémoire, on risque de recevoir des coups. Trois coups, bien directs, que j'ai pris ! Un œil au beurre noir, un grand coup pied dans la gueule et un direct au cœur.

En novembre, j'ai reçu le premier. C'était au théâtre du Centre national des Arts ! Dès que j'ai mis les pieds dans la salle, j'ai été aveuglée par le décor enluminé et miroitant que la scène offrait pour accueillir la pièce de Normand Chaurette, *La Société de Métis* produite par le Théâtre la Catapulte et le Centre national des Arts. Visuellement, cette scénographie m'a éblouie et je suis convaincue que la

luminosité que l'on a décrite lors de l'apparition de la Sainte Vierge aux enfants de Fatima n'avait pas autant d'éclat que les éclairages de Glen Charles Landry, les maquillages, les perruques et les costumes d'Isabelle Bélisle et la scénographie signée Jean Hazel qui habillaient à merveille le surréalisme de l'œuvre. Un décor chatoyant et mystérieux. Des personnages vivants en pâte de carton. On aurait dit aussi une cage de verre dans laquelle valsaient lentement des hommes et des femmes ternes et gris de souffrance, poussés par une folle errance mais pourtant transpercés d'une lumière transfiguratrice. Devant ce décor fascinant et avant même que la pièce ne commence, il m'a semblé que j'avais déjà tout vu et je suis sortie du théâtre arborant un bel œil au beurre noir tant cette scénographie m'a frappée.

En mai, à Toronto, c'est un deuxième, mais charmant coup de pied dans la gueule que j'ai reçu des danseurs de la compagnie Corpus dans leur incroyable performance de *À deux, c'est mieux*, des chorégraphes Sylvie Bouchard et David Danzon. C'était la première d'un spectacle brillant qui provoque le rire et l'enchantement à chaque pas, tant par son originalité et son humour que par le ton absurde qu'on lui confère. C'est avec aisance et à un



rythme effarant, dans un décor à deux paliers, toujours renouvelé que les danseurs Sylvie Bouchard et William Yong nous invitaient à épier comme par un trou de serrure, la vie légendaire mais passionnante d'amoureux célèbres de l'histoire du monde. Nous sont donc apparus Adam et Ève, Roméo et Juliette, César et Cléopâtre, Sid et Nancy, Abélard et Éloïse, Bonnie et Clyde, Ginger Rogers et Fred Astaire, sans oublier Barbie et Ken Mattel dans toute leur réalité plastique et, bien sûr, les immortels John et Yoko dans la rassembleuse paix de leur lit! Un spectacle où se côtoient danse, musique et théâtre, romantisme, passion et dérision. Ce soir-là, je ne devais pas sortir, mais plutôt paresser devant la télé. Heureusement pour moi, je me suis donné un petit coup de pied et je suis allée voir *A deux, c'est mieux*, un pur bonheur!

Pourtant, c'est en juin que j'ai reçu un direct au cœur vraiment inattendu. Il y a très longtemps, il me semble, au siècle dernier, mais plus précisément en 1984, j'ai commencé, avec des amis, à assister régulièrement pour ne pas dire religieusement à presque tous les spectacles que le Festival franco-ontarien présentait. Année après année, ce Festival devenait l'événement de l'été et au fil du temps, on l'a rebaptisé affectueusement «Le Franco». Ce plaisir d'été a eu longue vie pour moi. Plus de 15 ans! Tous les soirs durant les quelque 6 à 8 jours que durait l'événement, on se donnait rendez-vous dans le parc avec des amis. Déjà vers 16 heures, on étendait couvertures et nappes, on étalait nos victuailles gargantuesques, car chacun y allait de ses meilleurs petits plats. On jasait avec nos voisins de pique-nique, on échangeait des mets, des recettes et des verres de vin qu'on camouflait dans des bouteilles de jus de raisin pour ne pas se faire pincer par les patrouilleurs. Des amuseurs publics circulaient dans la foule, des groupes chantaient des chansons à répondre, tandis que d'autres jouaient aux cartes en attendant le spectacle qui commençait vers sept heures. C'était la fête des Franco-Ontariens, des Québécois et des Acadiens, la fête de toutes les francophonies où chacun arborait fièrement son drapeau. C'était la célébration à toute épreuve, qui durerait toujours, nous semblait-il. Les années ont passé, le Festival

s'est mis à battre de l'aile, privé de lieu fixe. Il était moins fréquenté, l'ambiance de fête de quartier n'y était plus. Comme bien d'autres, je l'ai déserté durant quelques années au profit d'autres célébrations en d'autres lieux.

Aux prises avec toutes sortes d'incertitudes et de problèmes, le Festival a même frôlé la mort. Mais ô miracle de la volonté collective, voici qu'en juin dernier, il est ressuscité devant un public heureux comme jamais de le retrouver, et moi la première. Plus modeste, malgré les têtes d'affiche, il ne dure que trois jours et précède les festivités de la Saint-Jean, mais il a retrouvé son atmosphère de fête et son esprit rassembleur des premiers jours.

C'est alors qu'un soir de spectacle où Swing ouvrait le *party*, je m'y suis rendue sans trop d'espoir, juste pour voir, juste pour me rappeler le bon vieux temps et voilà qu'en franchissant la barrière et en mettant le pied sur le terrain du Festival, tout s'est mis à vibrer sous mes pas. J'ai soudain eu le pied léger et le cœur dansant au rythme de la musique entraînante qui tonitruait dans les haut-parleurs et faisait danser et chanter la foule de festivaliers. Festival oblige, je me suis offert une bière bien mousseuse et je me suis mise à reluquer une place, une éclaircie en avant. Plus j'avançais parmi cette foule enjouée et grouillante, plus me revenait ce sentiment d'appartenance qui m'avait déjà tant émue dans ce parc. Je reconnaissais des visages, je saluais, je cognais mon verre de bière en plastique — et la broue débordait — à



la santé de toutes ces retrouvailles.

Swing a *swingné* et tous les Francos d'ici et d'ailleurs se sont levés en giguant et en agitant des drapeaux. J'ai alors compris que c'était comme si le Festival franco-ontarien ne s'était jamais arrêté, qu'il n'avait que ralenti et qu'il repartait de plus belle. Ce fut mon direct au cœur! ■

Danièle Vallée, romancière et observatrice de la scène théâtrale, est membre du comité de rédaction de la revue Liaison.